

un fils de Démètre, mort en 1747 en Sibérie, où il avait été exilé depuis dix ans, aurait été empoisonné selon l'avis des médecins.

Après avoir découvert quelques pages autographes de Cantemir dans les papiers de Grigore Tocilescu, que celui-ci avait subtilisées en 1878, lorsqu'il se trouvait en Russie pour copier des manuscrits, Vlad Alexandrescu a pu enfin travailler sur des reproductions digitales de meilleure qualité que les vieux microfilms qui existaient à Bucarest, à la Bibliothèque de l'Académie. Pour récrire la biographie de Cantemir il a fallu un travail d'érudition, avec la correction des dates de la naissance (1675) et du mariage (1699). C'est encore en 1699 que furent écrites les notes sur la physique professée par Van Helmont. « La sacro-sainte science » représente le pas suivant que Démètre Cantemir allait faire, toujours redevable à la pensée du philosophe flamand, quand il s'est proposé de rédiger une « théologo-physique ». Celle-ci a comme pendant une « théologo-éthique » et on nous propose de l'identifier au *Divan* (1698). La perspective chrétienne dans laquelle Alexandrescu replace Cantemir explique la difficulté que les commentateurs positivistes ont eu d'interpréter son oeuvre. Il n'est pas exagéré de dire que cette analyse hardie parvient à une véritable révélation du système cosmologique de Cantemir. Désormais, grâce au tour de force d'histoire des idées accompli par Alexandrescu sans prédécesseurs, la lecture de Cantemir sera toute différente. J'eusse cependant relevé davantage tout ce qu'une enquête critique découvre chez Cantemir comme influence helmontienne, donc anti-rationaliste. Il n'y a qu'à lire ces paroles du philosophe illuminé et hermétique : « *Mens non est rationalis si Dei imago* » ou encore : « *Ego autem credo quod Omnipotens sit solus via, veritas, vita, lux viventium et rerum omnium, non hoc est autem Ratio* »²⁹. Quand Cantemir dédie à Dieu son histoire de son peuple, le *Hronic*, cela vient de Van Helmont qui dédiait son oeuvre au Verbe Ineffable.

Le dernier chapitre du livre porte sur la carte de la Moldavie par Cantemir, publiée à Amsterdam en 1737. Les lecteurs de notre revue le connaissent depuis deux ans (RESEE, XLIX, 2011, p. 139–188) – il n'est donc pas nécessaire de le résumer ici

Il a le grand mérite de donner une description de l'exemplaire de Dresde, ajouté à ceux de Berlin et de Harvard. On pourra également profiter d'une quantité de nouveaux renseignements sur l'éditeur Changuion, le même auquel on doit les oeuvres de Marsigli, ainsi que sur le comte Thoms, le collectionneur qui eut dans sa bibliothèque les manuscrits autographes des deux oeuvres les plus importantes de Cantemir.

Bref, sous un titre ambigu, il s'agit de deux faisceaux d'études qui sont ici joints, vaille que vaille, mais il ne fallait pas négliger de signaler les recherches concernant des figures exceptionnelles du milieu intellectuel du XVII^e siècle en Europe du sud-est.

Andrei Pippidi

Mehmet Alaaddin YALÇINKAYA, *The First Permanent Ottoman Embassy in Europe. The Embassy of Yusuf Agah Efendi to London (1793–1797)*, The Isis Press, Istanbul, 2010, 212 p.

This is a PhD thesis which was passed twenty years ago at Birmingham, the author being then a pupil of two very distinguished scholars, Anthony Bryer and Johann Strauss. The book is devoted to the mission of Yusuf Agah to London at a time when England had joined the coalition against the French Revolution. Russia and Austria, that were involved in the same alliance, menaced the Porte, under the pretext of the traditional friendship between the Ottoman Empire and France, though the treaties concluded at Şiştov and Iaşi managed to keep the peace until 1806. The Anglo-Ottoman diplomatic relations took a turn in 1793 with the appointment of Yusuf Agah as the first permanent representative of the sultan in a foreign country. The other capitals to receive lasting Ottoman missions were, in the following years, Vienna, Berlin and Paris.

²⁹ Joannis Baptistae Van Helmont Opera omnia, Francfort 1682, pp. 19, 20. Ou : « *Atque ideo quod mens nostra debeat esse intellectualis, non autem rationalis, si Dei simulacrum proximum referre debeat* ».

A very useful chapter, bringing information about *sefaretnames* (accounts of the ambassadors), stresses the importance of such documents, of which the author gives a list, with a bibliography of the various editions and Doctorate theses dealing with them.

Before leaving for London, the staff of the Embassy was fixed, with their salaries and luggage. Among those people, there were the secretary Mahmud Raif, the first interpreter Manolaki Persiano, who knew, besides the Oriental languages, Latin, French and Italian, and also a Romanian, „Yanko Stavru”, sent as an observer by the Prince of Wallachia. Persiano was much more than a translator, having studied at Padua: I can add that he had been at the court of Bucharest as a boyar from 1786 to 1790, then at Bucharest again with the rank of *vel aga* and as a personal physician to Prince Constantine Ypsilanti. Yusuf Agah’s successor, when he came in 1797, brought with him as drogman the Argyropoulos brothers, John and George, from a well-known Phanariot family.

On their way to Vienna, the ambassador and his retinue stopped for a week (25–31 October 1793) in Bucharest, where they were the guests of Prince Alexander Moruzi. Their itinerary included then Sibiu – Timișoara – Buda – Vienna. Till the arrival, they traveled through Germany and crossed the sea from Ostend to Dover. We are offered a great deal of details on the livelihood in London: expenses and payments, even the address. The diplomatic activity of the Embassy was mostly confined to following the confrontation between Russia and the French Republic, while the Porte maintained its neutrality. In order to assert the improvement of the Ottoman navy, a ship manned with Turkish sailors, instead of the usual Greek *galioncis*, was made to come for show in the Thames. The Embassy acquired tin to dispatch to Istanbul and recruited French emigrants as military experts for the Ottoman army (but those Royalist officers were soon dismissed because the Republican ambassador protested). Yusuf Agah met the rev. James Dallaway when that classical scholar was leaving for Istanbul in 1794 (see G.F. Cushing, *Dr. Dallaway’s Itinerary*, RESEE, VIII, 1970, 3, p. 461–480; Trevor J. Hope, *John Sibthorp’s last expedition to the Balkans: the accounts of Sibthorp and Dallaway about their travels, ibid.*, XII, 1974,1, p. 87–91). Some young men who had accompanied Yusuf Agah to London took lessons of French, learning to work for the Ottoman Chancery. News in the British press of that time let us know that caricatures of the ambassador were exhibited in some print-shops. The volume is illustrated with a beautiful portrait of Yusuf Agah, but without any indication on its location or its author (probably, an English painter).

There is a part of this book which is of the greatest interest, i.e. the report of Mahmud Raif Efendi about the sojourn in England, well written in French. The impressions are not limited to the price of living, or to the aspect of the street (“les femmes sont les plus belles de l’Europe”), they often specifically mention historical monuments, in Vienna or in London. The attention to old architecture and institutions reminds us of Dinicu Golescu’s travel diary, a comparison which is also justified by the Turk’s praise of education: “il y a beaucoup de science et d’instruction; le peuple, quoique grossier, est plus instruit que les autres nations. Ses lumières lui viennent de la lecture des papiers publics.” Mahmud Raif also observed: “chacun a la liberté de parler et d’écrire à son gré”.

Andrei Pippidi

Daniel Cain, *Diplomați și diplomație în Sud-Estul european. Relațiile româno-bulgare la 1900* [Diplomates et diplomatie dans le Sud-Est européen. Les relations roumaino-bulgares dans les années 1900], București, Editura Academiei Române, 2012, 232 p.

Les proximités conflictuelles de la Roumanie ont stimulé, particulièrement dans les dernières années, des approches historiques. Les crises politiques, les conflits de frontière, les guerres régionales, les rivalités historiques ont complété et enrichi, du point de vue thématique, l’histoire diplomatique. Des sujets qui suscitent l’intérêt du grand public se sont dégagés surtout dans les temps où l’historiographie roumaine s’empressait à produire une profonde vibration patriotique. Les pays voisins furent une cible constante, d’abord jugés et finalement condamnés. Les insuccès de notre épopée nationale leur sont attribués et les réussites ne sembleraient plus si grandioses s’ils y étaient